

terres basses aussi bien que dans les pays montagnoux.....Mais, comme la température est froide, et que nous avons maintenant jeté un coup d'œil sur ce terrain, rentrons à la maison et là nous parlerons de verger plus à l'aise.

En me dirigeant à la maison avec M. X, je remarquai que le verger avait 7 rangs de pommiers, avec 11 pommiers par rang, et que les pommiers étaient très-rapprochés les uns des autres.

Étant arrivés à la maison, et ayant pris nos sièges à côté de la cheminée, dans laquelle pétillait sur des chenets un bon feu de tourbe, M. X s'exprima comme suit : « Quand j'ai acheté cette terre, un de mes premiers projets fut de planter un verger suffisant au moins pour l'usage de ma famille, et en conséquence je fis venir d'une pépinière de Montréal environ 40 pommiers, la plupart « Fameuses, » « St. Laurent » et « Pommes Grises; » mais voyant ni verger, ni pommier dans les environs, je me sentis un peu dans l'embarras, et je me mis à prendre des informations avant de commencer mes plantations. Le résultat de ces informations fut que le pommier ne pouvait réussir dans nos terres unies et fortes; qu'il vivait une année ou deux après être planté, qu'il fleurissait quelquefois, mais ne survivait jamais à la première production de pomme. Ces nouvelles étaient décourageantes. J'étais là avec 40 pommiers sur les bras en face de cette information. Que pouvais-je faire ?

Je me mis à penser et réfléchir. « eh ! bien, me dis-je, après tout, le pommier pousse bien dans l'isle de Montréal, aux montagnes de Boucherville, Belœil, Rougemont et Yamaska. Le climat est le même ici que là. La différence doit se trouver dans le sol, et quelle différence y a-t-il entre le sol de ces localités et celui de ma terre ? La seule qu'on puisse trouver c'est que ces terrains sont rocheux et naturellement bien égouttés. N'y aurait-il pas moyen de donner à nos terres unies les mêmes caractères. On peut du moins l'essayer. » Le printemps était déjà passablement avancé, et j'avais préparé un morceau de terre, en le labourant, mettant en planches, et ameublissant, assez grand pour recevoir 25 arbres. Je plantai ces derniers de la manière dont on les plante ordinairement, exprès pour faire l'expérience. Quant aux 15 autres qui me restaient sur mes 40, je creusai des trous de 6 pieds de dia-

mètre et 3½ pieds de profondeur, en ayant soin de jeter la bonne terre grasse d'un côté, et la glaise maigre du fonds de l'autre. Une fois les trous creusés, je mis au fonds environ un pied de pierres, de vieilles briques et de gravier. Ensuite je jetai sur ces pierres la bonne terre mise de côté, et là-dessus je plantai mes arbres en les remuant pour que les racines s'étendissent dans la terre comme il faut, et enfin je remplis mes trous avec de la terre de levée de fossés. Après cela je pratiquai un fossé couvert à 4 pieds de profondeur entre les rangs de mes pommiers, c'est-à-dire à un pied au dessous du fonds des trous et de manière à en soutirer l'eau.

Les arbres dans les deux procédés furent plantés soigneusement, les racines bien étendues et la bonne terre secouée avec précaution entre elles.

Maintenant les arbres que vous voyez du côté nord-ouest du verger, sont ceux plantés avec des pierres au fonds des trous et des fossés couverts entre les rangs. Voilà maintenant 9 ans qu'ils ont été plantés et ils produisent des fruits depuis quatre ans; cette année ils m'ont donné de 3 à 4½ minots par pommier.»

« Et les autres 25 pommiers, demandai-je à M. X, plantés en même temps dans la terre préparée, où sont-ils ?

« Ils sont tous morts, répondit-il, quatre ou cinq ans après avoir été plantés; à l'exception de deux ou trois que j'ai enlevés en les transplantant dans des trous préparés et drainés comme pour les autres. Ayant ainsi trouvé que mon procédé réussissait, j'ai planté, il y a quatre ans, d'après le même principe, 20 autres pommiers qui m'ont rapporté pour la première fois cette année. J'ai depuis terminé la plantation de mon verger d'après ce même principe; ayant planté dès la première année, il y a 9 ans, la rangée de pins, sapins et épinettes, que vous voyez, et qui couvre mon verger du Nord au Sud-Ouest contre les vents dominants du pays.

—Vous pensez donc, demandai-je, qu'un abri contre les vents est nécessaire pour réussir avec un verger.

—Absolument, dit M. X, les grands moyens de réussir dans la culture du pommier, sur nos terres basses, sont: un abri contre les vents dominants, un égoût parfait, et la plantation des arbres sur un lit de pierre. Le reste est une affaire de temps, de soin et d'habitude.»

—J'ai remarqué, dis-je, que vos pommiers, tant par la distance des rangs que par la distance entre chaque arbre, sont plus rapprochés qu'ils n'ont l'habitude d'être dans les vergers que j'ai déjà visités.»

—Certainement, dit M. X. Mes rangs sont placés à une distance de 18 pieds, et les arbres sont aussi plantés de 18 pieds en 18 pieds dans chaque rang; les fossés couverts sont à la même distance entre eux, c'est-à-dire 18 pieds; de sorte qu'il y a un de ces fossés entre chaque deux rangs. Mais aussitôt que les pommiers couvriront le sol et que les branches se toucheront, je me propose d'enlever chaque deuxième pommier dans chaque rang, et de telle manière que le pommier qui sera laissé dans un rang se trouve vis-à-vis le vide laissé dans le rang opposé par celui qui aura été enlevé dans le rang voisin; de sorte que mon verger représentera à peu près un damier, et les arbres, occupant une égale quantité du sol, auront l'espace suffisant; et on pourra passer à l'aise, à travers le verger, en suivant quatre lignes différentes.

Par ce moyen tous les arbres qui devront être coupés m'auront rapporté en moyenne 12 minots de pommes chacun, disons \$10 chacun; et cependant à venir à aujourd'hui leur présence n'a pas encore pu aux autres pommiers, et la chose va bien me payer, comme vous pouvez le calculer.

—Quel est le temps le plus propice, demandai-je, à M. X, pour planter le pommier; est-ce l'automne ou le printemps ?

—Le printemps, dit-il, est préférable pour planter les arbres; mais on devra creuser les fossés et préparer les trous à l'automne, pour n'avoir que la plantation à faire au printemps.

—Pensez-vous, ajoutai-je, qu'un verger tenu sur un grand pied pourrait payer sur nos terres basses ?

Je n'en doute pas, dit M. X; approchez de la fenêtre et voyez cet arbre de « Fameuses » abrité par des pins. Il m'a donné, il y a deux ans, 3½ minots d'excellentes pommes. Je les ai placées, comme au reste je fais pour toutes les pommes que je veux conserver en hiver, dans des quarts à fleur percés dans les bouts de plusieurs trous de turlèze; chaque pomme est enveloppée, séparément, dans du papier, comme on fait pour les oranges. Un quart ainsi rempli, contient juste 2½ minots. Ayant donné connaissance du fait à un marchand de fruit et lui ayant garanti que